



**TANDEM 9**  
**BEN/Nicolas Puyjalon**  
**Espace Croix-Baragnon**  
**05 Mai > 11 Juin 2011**

Quelques approches possibles...

Le LMAC-MP – Laboratoire des Médiations en Art Contemporain en région Midi-Pyrénées – est un réseau autonome. Il rassemble, depuis 2004, une trentaine de professionnels de la médiation culturelle chargés de la relation entre les publics et les œuvres d'art contemporain. Ils se réunissent régulièrement en ateliers pour dynamiser leur pratique.

Un groupe de travail sur la médiation écrite s'est ainsi constitué afin de mieux cerner la place singulière qu'occupe l'écrit dans un lieu d'exposition.

Descriptif, fictionnel, analytique, poétique, humoristique, critique...chaque médiateur vous propose ici une lecture personnelle des œuvres de cette exposition.

Bonnes lectures...



Laboratoire des Médiations en Art Contemporain de Midi-Pyrénées  
Contact : [contact@lmac-mp.fr](mailto:contact@lmac-mp.fr)  
[www.lmac-mmp.fr](http://www.lmac-mmp.fr)

## *C'est louche...*

Commenter Benjamin Vautier, dit Ben, est un exercice compliqué qui a laissé un certain temps notre groupe de médiateurs dans le doute. Que dire de celui qui en dit tant ? Et puis on se lance finalement : la médiation c'est cela, proposer des pistes, des précisions, de possibles fils à tirer qui feront plus ou moins écho aux interprétations propres du lecteur. D'où notre volonté de proposer plusieurs textes, différentes approches non concertées sur cette exposition.

Qu'écrire, donc, sur Ben ?

Allons-y...

Ben. Un familier, une connaissance, l'intime des sacs à mains, des placards, des salles de cours des collégiens. Qui ne reconnaît pas Ben ne lèche pas les vitrines, ni les rayonnages des magasins. Pas grave : ce n'est ni obligatoire, ni très hygiénique.

Être reconnu. Un exploit pour un artiste contemporain.

Ben, inscrit proverbes et commentaires en de brèves phrases sur les agendas, les parapluies, les montres, les sacs à dos, écriture blanche d'écolier sur fond noir. Cette écriture ? Sa marque de fabrique. Inutile pour lui d'y

adjoindre son nom, il est identifié par la facture enfantine, police "Ben". Vu, avant d'être lu.

Pourtant il est possible qu'en passant les portes de l'Espace Croix-Baragnon, la surprise saisisse un temps le spectateur lui attribuant essentiellement les produits commerciaux auxquels il prête sa signature.

Là, saturation de couleurs, de formes, de volumes ; avant les écritures c'est ce joyeux b...azar qui saute aux yeux. Bruyant. Bien sûr, l'écriture est là, un peu partout ; mais pas seulement.

L'entrée : deux grandes toiles des années 1990 qui se font face, un punk aux stylos bics qui fait un pied de nez, un bonhomme stylisé qui fait un doigt d'honneur. Le tout d'un seul trait, de ce même trait un peu enfantin.

Graffitis sur des tables d'école ?

Autour de ces charmants personnages, des éléments collés ou dessinés s'entremêlent. Objets, images, reproductions d'œuvres de la Culture, références à l'autre culture, ou plutôt à l'une des autres cultures, celle que l'on dit populaire. Mickey côtoie un Géricault photocopié. Un peu comme dans sa minuscule boutique de disques niçoise où dès la fin des années 1950, sans avoir suivi d'études artistiques, il s'approprie et accumule toutes sortes d'objets, d'œuvres d'autres artistes, puis s'expose, écrit, réalise des performances plus ou moins ragoûtantes.

Un petit côté trash, récup', spontané. Une collection fléchée aux commentaires pas très latins, premier,

second, troisième degré, une collection au classement très personnel.

« La culture, c'est louche » : tout près des mots, une louche.

L'œil dérive, hésite, rebondit, se fatigue.

Ben nous perd.

C'est vrai, les toiles présentées en fond de salle, pour certaines récentes, semblent plus sobres. Écriture blanche sur fond uni. Pourtant, difficile de les observer l'une après l'autre : sans cadres, elles se superposent du sol au plafond. L'œil voyage de l'une à l'autre, ellipse, retour en arrière. Il circule parmi les citations, observations le plus souvent de quelques mots à peine ; commentaires sur le monde, la culture.

La culture, c'est louche.

Mais quelle culture, enfin ?! Quel fourre-tout que la culture ! Déjà, les deux grandes toiles des années 1990 croisant culture populaire et Culture avec un grand "C", laissaient planer le doute. Surtout que ça et là, des références à d'autres ... cultures s'insinuaient, tels cette statuette ou ce morceau d'étoffe aux motifs africains.

Et puis il y avait ces pupitres et leurs commentaires multi-linguaux.

Et désormais, ce sont des phrases en occitan qui s'imposent parmi les textes français. Ben, artiste autoproclamé "artiste occitan". Mais n'est-il pas avant

tout artiste de la multiplicité des cultures, lui qui s'oppose aux frontières artificielles séparant ou regroupant les ethnies sans accointances (de langue, particulièrement), provoquant les conflits ou l'uniformisation...

N'écrit-il pas en 2002, pour une exposition qui n'aura pas lieu :

*« Les droits de l'homme ok mais attention à l'ingérence... Moraliste d'une France qui se veut donneuse de leçon mais qui refuse aux Corses, aux Basques, aux Bretons, le droit de parler leur langue »*<sup>1</sup>

C'est vrai que c'est louche, la culture. Le plus louche est d'y ranger toutes sortes de choses, de domaines, de coutumes, de gens.

Voilà pour ces quelques mots sur une possible "piste culturelle". Sous toutes leurs formes, les productions de Ben restent fidèles aux croisements entre ce qui semble s'opposer : l'art contemporain se fait produit commercial ; une langue qu'on oublie peu à peu devient la bande originale de son exposition.

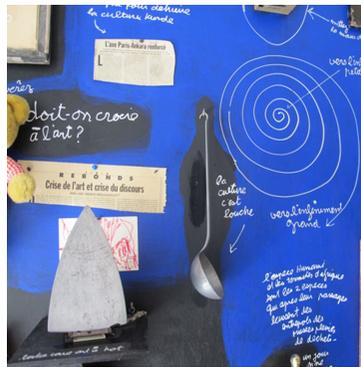
Et partout, cet humour et cette naïveté feintes qui font de Ben quelqu'un de familier, presque une connaissance. Il

---

<sup>1</sup> <http://www.ben-vautier.com/> : si vous ne craignez pas de vous y perdre, ce site approfondit largement le propos de Ben.

parle, s'engage et sème le doute. Et pose sans doute autant de questions qu'il ne partage, blanc sur noir, ses propres réponses.

Marion Violet



## Ben, l'Artiste occitan

Il était une fois ...hi havia una vegada  
À l'Espace Croix Baragnon l'histoire d'un artiste niçois  
prénomé Ben !

Ben...Ben...eh bien oui Ben, c'est bien celui qui écrit sur vos agendas...lui que l'on reconnaît avec sa signature si particulière. Lui qui a réussi à s'intégrer dans ce paysage de l'art contemporain là où il est si difficile de percer.

Lui qui remet en question l'Art et son commerce. Ben qui a su exploiter la filière du produit dérivé. Il tient dans ses chroniques des lettres sur le monde de l'art et sur la société qu'il voudrait pluriethnique ; selon lui l'Art n'étonne plus, et la prochaine rupture en Art ne peut être qu'ethnique et politique. Ben suscite question et interrogation ? Moqueur, réaliste, provocateur, peu importe, il développe son art, il s'exprime. Sa main parcourt les tableaux noirs et écrit ses mots blancs, encore et encore.

[En ce moment, se déroule le salon des Arts de Saint-Germain des près à Paris ou Ben qui parraine cet événement voit la vie en rose. Il se trouve qu'une jeune artiste, toulousaine à ses heures, a présenté une performance sur la femme et ses territoires. Cette jeune femme, c'est une amie, avec laquelle je suis très proche. L'anecdote est que nous étions toutes deux, simultanément, à près de 700 kms d'écart, en train de travailler avec Ben ! L'une à Croix Baragnon, essayant d'écrire quelques lignes sur cette belle et étrange exposition, l'autre au travers d'une performance, à Paris, dans une galerie d'art. Eh oui, n'oublions pas, que Ben,

dans les années soixante, à fait partie de Fluxus, mouvement qui se caractérise par l'organisation de performances. « Cette œuvre d'art, totalement éphémère dans laquelle le hasard est la donnée fondamentale. Pour Fluxus, tout est art à partir du moment où, les gestes ordinaires sont plus concrets que ce que l'on a appelé art jusque là. Il s'agissait là d'une tendance à la dématérialisation de l'œuvre d'art en marge de l'art conceptuel. »

Ben a donc rencontré mon amie, qui lui a exposé son projet artistique. Spontanément, Ben lui a annoté sur son flyer « J'aime les femmes qui se battent et nous foutent la tannée ».

La morale de cette histoire, il n'y en pas. Ben est partout, à Toulouse, à Paris, il divulgue et propage son art et surtout encourage les jeunes talents. Quelle force, quelle chance pour une jeune artiste, de recevoir la veille de sa présentation un encouragement de la part d'un pionnier de la performance !]



Aujourd'hui à Toulouse, il met en scène l'art populaire, nous présente deux grandes œuvres qui rassemble de nombreux objets : mini téléviseur, ardoise magique, mickey, louche, etc tant d'objets insolites, dessins humoristiques tout cela associés à des mots de Ben. L'artiste nous interroge sur des questions

fondamentales : « Rien ne prouve que Mickey ne vaut pas la Joconde après tout ? » Ses tags colorés, avec ces écrits en différentes langues, nous interpellent. Des ribambelles de mots, de phrases colorées sur des tableaux parcourent les murs de l'espace. Les choses se mêlent, s'entremêlent, se chevauchent, se croisent. Et puis au milieu : des tables d'écoliers avec des inscriptions en occitan ? Que nous évoque cette installation ? Finalement il nous amène sur des chemins qui nous rappellent à tous des choses diverses et variées... elles nous renvoient à des histoires, des instants.

Avec ses clins d'œil, il nous permet au travers de ces deux grandes œuvres de parcourir un long voyage au travers de l'art.

Puis les tableaux, accrochés très près, ils sont tous côte à côte ; le fil conducteur, les pistes de lecture, on ne saurait les connaître. Cependant, on observe, on lit, on ingurgite ces informations, on contemple, on rit, on essaie de comprendre ! Chacun est libre d'aller de droite à gauche, de haut en bas. Face au mur, on se trouve devant une ardoise magique, et au dessus est inscrit : « Tout est Art », n'est – ce pas là une affirmation qui remet en cause toute une partie de l'histoire de l'art ? Mais n'est-ce pas là tout le concept de Ben ?

On s'arrête, là, devant ces mots : « Les marchands sont des escrocs, les artistes des hypocrites, les collectionneurs sont des jaloux, les critiques sont des menteurs, les spectateurs sont des moutons ». Ben ne nous dit-il pas là des vérités ?

« Tout ce qui brille est Art » ; on lit tant de phrases comme cela sur ces installations qui ne peuvent que nous questionner. Finalement Ben, artiste autodidacte qui s'est fait un nom dans le monde de l'art

contemporain, avec son magasin niçois, ne parvient-il pas à recréer là, à Toulouse, son espace. Au travers de son installation il continue, à sa façon, de nous démontrer des vraies, fausses théories qui nous amènent à réfléchir et suscite un certain questionnement « Doit-on croire à l'art ? »...car « l'art c'est louche »!

Virginie Noël - Guillon

« Qu'il est loin »

Ben vu du train.

Ben vu à travers la fenêtre des nuages qui défilent,  
Ben vu à travers la vitrine de la rue Croix-Baragnon,  
Ben vu à travers la paroi de ma mémoire.

Ben aux cheveux qui se dressent et qui montre du doigt – en tout honneur – l'art et son histoire. Une histoire de l'art re et visitée à la plume d'écolier. De son écriture aussi connue qu'impersonnelle ; celle qui navigue d'un agenda à un tee-shirt ou que l'on reconnaît dans la discrétion d'une chaussette, d'un revers de pantalon quand le genou se pli ; celle qui rappelle, dans l'immédiateté de notre culture, le temps d'une enfance faussement innocente.

Ben, l'illustre connu. Celui que l'on connaît sans connaître. Celui qui est là, toujours, au détour du rayon lingerie comme des affiches 4 x 5m de la cité et qui nous nargue de sa petite phrase toute faite, bien faite, parfaite - et insupportable. L'impératif constat que *la fin approche*. C'est un Ben punk qui le beugle dans une hystérie crayonnée et énervée, cheveux hirsutes. Montrer le haut (d'un doigt) pour évoquer le bas (de la culture). Celle que l'on bat, qui est battue. Celle contre laquelle on est/né et dans laquelle on nage. Celle qui nous échappe et nous rattrape. Ben dresse des tableaux-piège qui capturent notre œil comme nos certitudes. Vastes panoramas où se jouxent, pêle-mêle, les indices d'une histoire. Des bouts « d'écho d'art ». Textes et objets s'y articulent dans cette grande planète-Ben. On y surfe et y gobe ces insolites fragments, extraits de tout contexte. Les non-légendes qui leur sont associées les fracassent de non-sens, dans une absurdité grinçante qui fouette

les valeurs de la morale de l'art. Et je me marre de ces courts-circuits qui jouent, avant tout, de nos inattendus. Ceux que l'on apprend, par un biais ou par un autre, ceux que l'on connaît et reconnaît, toujours trop vite, toujours trop évidemment, violement.

Ben se colle à l'occitan et à la langue des peuples. Il fait politique. Comment faire autrement. Comment faire autre chose. Il a la place. Il l'apprend. Il la prend. Il délie les langues de son histoire, de notre histoire, de celle qui pégue et dont on a plein les doigts depuis des siècles que ça dure. Une phrase, quelques mots suffisent pour dénoncer, dans un cynisme poétique, l'état d'un monde, dans son vertige de contradictions et de peines, dans sa grandiose agonie. Quelques mots, bien blancs sur un fond noir, bien rouges sur un fond jaune, bien lisibles et bien vivants, de cette écriture des hommes. Quelques mots pour titiller LA

culture et reconsidérer les évidences...tout en faisant le tour du monde et en s'en mettant plein les poches. Enfin... Moi aussi j'aime les gros seins et les histoires à la louche, les tableaux blancs de neige qui ne ressemblent à rien et qui brillent de présence dans la soustraction de leur sens, les langues tirées aux oreilles de Van Gogh et à la statue de la Liberté. Moi aussi je déteste la culture et sa risible mesquinerie, celle qui (pourtant et justement) me fait manger avec la primeur du fantasme social. À bas la culture, vive l'art. Trop facile. Et pourtant.

Retour. Toujours le train. Je traverse la Corrèze et ses mille patois/plateaux, petit corail qui fend le paysage comme le ventre d'un gros chat de verdure, « *Ô qu'il est loin* » le pays occitan et sa Tolosa de mes deux.

Julie Rouge

# L'Art t'as tuer



Hier j'ai eu un déclic : le déclic. C'est bien malheureux à dire mais j'ai remarqué que je suis une victime de l'éducation nationale.

Tout a commencé à l'âge de trois ans lorsque mes parents m'ont inscrit à la maternelle ; depuis mon calvaire n'en finit pas. Et bientôt je serai inscrit dans un lycée et à l'université ; mon chemin de croix ne s'arrêtera jamais !

Il faut toujours et encore apprendre. Oh my God ! Qui a inventé l'école ? Dans quel but ? Pourquoi tant d'années à passer sur ces chaises en bois ?

Mon enfer commence dès le lundi matin avec les cours de Français. Ce que je déteste le plus c'est la conjugaison, j'ai trop de mal à conjuguer les auxiliaires

être et avoir, les verbes devenir, vouloir, créer, comprendre... Ce qui est d'autant plus incroyable, c'est qu'il faut conjuguer ces verbes à tous les temps : à l'imparfait, au futur, au passé antérieur, à l'imparfait du conditionnel, au présent du subjonctif inter-temporel... Et je ne vous parle pas des règles de grammaire : le verbe qui s'accorde avec le sujet, la composition d'une phrase (sujet, verbe, complément), la concordance des temps, l'accord du participe présent avec le sujet quand le C.O.D est placé après le verbe avoir. Improbable !

Le mardi c'est l'Histoire et la Géographie, je ne comprends pas l'utilité de ces matières ! Ça ne me donne même pas envie de découvrir les États-Unis, le Japon, la Russie ou encore, grand Dieu, un pays d'Afrique ! Franchement, à quoi bon apprendre tous les pays du monde entier et de l'univers. Et ce problème de langue et de culture dans ces pays, on s'en fout que les gens de ce pays parlent cette langue parce qu'il a été envahi par une armée de vikings grecs homosexuels à la Renaissance,

que dans tel pays on mange du couscous au cassoulet ou du coca light avec un double cheese hamburger sans bacon, que dans un autre pays on mange du riz parfumé à la citronnelle à la place des brocolis certifiés Bio ? Ces histoires de territoire, de cartes du monde et de linguistique m'ennuient à mourir !

Depuis mon inscription au collège, tous les mercredis j'assiste aux cours d'éducation sexuelle intensifs encadrés par la mission locale féministe de mon quartier. D'après les statistiques, au lycée, une élève sur trois tombe enceinte après son cinquième rapport sexuel non protégé. C'est pour éviter cette parentisation-précoce que les éducatrices conseillent à tous les garçons de faire une vasectomie avant qu'ils quittent le collège. Une éducatrice m'a même expliqué que si j'arrive à convaincre mes parents du bien fondé de cette opération, je pourrais devenir une star de variété internationale, comme le chanteur castré Johnny Hallyday. Pour ma part cette vasectomie ne me pose pas de problème, je peux

attendre l'université pour faire des bisous-bisous avec ma petite copine Julie et avoir des enfants. Parce que Julie m'a assuré à la récréation qu'elle m'aimerait jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que la mort nous sépare, et que Justin Bieber n'était qu'une erreur de jeunesse. Elle a terminé en disant que nous serions les nouveaux Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Le jeudi la réalité me rattrape, j'ai énormément de cours pour un jeune collégien : l'allemand, l'occitan, l'éducation civique, l'anglais, l'espagnol, le latin, le grec ancien, les maths, la biologie, la physique, le développement durable, la philosophie allemande, l'économie... C'est pourquoi j'ai décidé de préserver ma santé mentale en bannissant cette journée de mon agenda. À mon âge, le surmenage est très mauvais pour l'épanouissement.

Le vendredi annonce le week-end ; c'est une invitation au voyage. Pour moi, c'est la meilleure journée

de la semaine, en effet, c'est le seul jour où nous avons les cours d'Art métaphysico-intellectuel-visuo-plastique de Madame Françoise Lacoste (MFL pour les intimes). La qualité de son enseignement représente la raison pour laquelle je poursuis mes études. Nous avons seulement deux heures par semaine, deux malheureuses petites heures de détente et d'ouverture. Pendant ces cours, je sens que je peux discuter, être qui je suis, présenter mes projets artistiques ; d'une manière ou d'une autre, MFL participe à l'ouverture de mes chakras.

Je me rappellerai toujours de son premier cours, quand elle nous a parlé de Mickey et des Schtroumpfs, ce jour-là je me suis dit : cette femme du haut de son 1m80 (avec ses talons aiguilles), elle gère dans la vie. La semaine suivante, elle nous présenta « le sein » dans un champ. C'est évident, elle a tout compris de la life. Au fil des semaines, des objets et des tableaux continuèrent à se bousculer sous mes yeux : un Picasso, le sourire de Mona Lisa, une chaise, John Cage, la représentation d'une pipe,

les toiles de Pollock, les photos sublimement-géniales de Yann Artus-Bertrand... Je ne savais plus où donner de la tête, quoi penser ? Quoi dire ? Comment m'exprimer ? Je n'écoutais que la voix de MFL qui résonnait dans mon sommeil et m'emportait dans des songes où elle était mon maître Jedi. J'étais en plein trouble, entre Julie et MFL, qui choisir ?

Un vendredi nous avions cours à 15h30 (comme d'habitude) avec MFL, cet après-midi je voulais avoir un avis sur mon nouveau projet photographique. Mais ce jour-là sur le tableau noir on pouvait lire des lettres en capitales blanches : **C'EST QUOI L'ART ?**

Une interrogation surprise, un bel après-midi de printemps ! Comme ça, sans prévenir ! Choqué, je traverse la salle en me dirigeant vers mon bureau. Toute la classe écoutait attentivement les consignes : « *Vous me rédigerez une dissertation sur cette question ! Le premier qui ose me parler, veut partir aux toilettes, me pose une*

*question, respire de travers, fait tomber son stylo ou réalise une performance, j'explose sa petite tête d'adolescent boutonneux contre le mur dans la seconde ! Après cet affront, il me demandera pardon au nom de l'Art et rédigera sur le champ sa dissertation avec son sébum ensanglanté. You got it ! »*

Je crois avoir compris l'essentiel. What the fuck ! C'est une putain de rédaction, qu'elle veut ! Depuis plusieurs mois que nous avons cours avec MFL, c'est la première fois qu'elle me colle une dissertation. Me faire ça à moi, je ne comprends pas ! Quoiqu'il en soit, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai fait une disserte de trois copies doubles sur l'art et son importance dans notre société. Dans la conclusion, j'ai développé une idée sur l'art contemporain allemand.

Le verdict est tombé deux semaines plus tard, « 04/20 », ma copie marquée de rouge était accompagnée d'un paragraphe : « *Si cette dissertation est votre propre*

*idée de l'art, vos propres convictions : alors nous avons touché le fond. Vous semblez connaître certains artistes mais cette énumération n'apporte rien à votre réflexion, votre approche reste superficielle. Connaître des artistes et leurs œuvres n'est pas suffisant, il faut aussi comprendre leurs propos, leurs démarches... Quand vous êtes dans des galeries face à des œuvres, essayez de concevoir le travail de l'artiste. Evitez de tomber dans cette représentation du beau et de l'utile d'une œuvre d'art. Il faut absolument sortir de cette doctrine, car l'art n'est pas une représentation du beau !*

*Exceptionnellement je vous laisse une seconde chance pour refaire ce devoir, je ne me suis pas donnée tant de mal pour rien ! Je pars en retraite en fin d'année, vous serez ma lueur d'espoir ».*

Quand j'ai relu ma copie, je me suis dit : à bas la culture ! Deux choix se présentaient à moi, casser les tibias de MFL ou revoir ma copie. Après toutes ces semaines de réflexions, je me devais d'essayer de donner

du fond et de la forme à ce devoir, de lui montrer que moi aussi je peux être un artiste qui sait réfléchir sur une problématique. J'ai retenu trois verbes qu'il fallait que j'exploite pour expliquer le travail d'un artiste : voir, comprendre, lire.

Mon travail d'écriture étant bien défini, il fallait alors que je m'exprime sur l'inexprimable, que je lui montre que je suis un acteur indispensable à l'art contemporain. Le Jacky-Ange des temps modernes.

Mais finalement après une soupe Campbell et une soirée de réflexion, j'ai décidé de casser les tibias de MFL avec une chaise Stark. C'est moins épuisant et ça va la faire réfléchir.

Jeremy Calixte  
*Il faut savoir souffrir pour l'Art*